

L'homéopathie et le mythe scientifique de la fondation de l'agir dans le savoir :

Les faits :

Nous savons tous que l'homéopathie est née dans le tournant des années 1790-1810. Ces années vont de la publication de « L'essai sur un nouveau principe » à celle de la sixième édition de l'Organon.

Or, ce tournant de la fin du XVIII-début XIX siècle correspond, très précisément à la naissance, également, de la médecine moderne. On l'ignore trop et cette coïncidence n'en est pas une. J'ai étudié, il y a une vingtaine d'années déjà ce que cette co-naissance cachait. Elle recèle une large part de l'intelligibilité des rapports entre homéopathie et approche classique. En elle, se sont noués, également, les ressorts profonds de la dissension entre ces deux branches de la médecine occidentale.

Je renvoie le lecteur désireux d'approfondir ce que je ne vais qu'effleurer, ici, à mon livre « La médecine déchirée ».

Pourquoi cette co-naissance ?

Car, dans ces années, un *bouleversement du contexte culturel* (essor des disciplines scientifiques), et, *surtout un nouveau cadre institutionnel médical* vont complètement changer la façon dont la maladie se donne désormais à voir aux médecins. La médecine ne sera plus enseignée dans des chaires de médecine éloignées des hôpitaux par des praticiens pontifiants n'ayant qu'une piètre expérience clinique. Elle sera désormais enseignée à l'hôpital. *La profession médicale va s'unifier* : médecins et chirurgiens appartiennent désormais à une même profession et les chirurgiens, auparavant méprisés, vont introduire leur pragmatisme dans le nouvel univers médical. *Une refonte complète de l'enseignement médical s'ensuit.*

C'est *la naissance de la méthode anatomo-clinique* qui se caractérise par le trait d'union de son nom. Clinique et vérification nécropsique vont désormais de paire. Le professeur ne peut plus pérorer sans savoir ce qu'il dit car l'autopsie est là pour renforcer son autorité ou montrer l'inanité de son discours. Notons que si l'on a toujours fait des autopsies en médecine, elles ont complètement changé de fonction au tournant 1790-1810.

Auparavant, l'autopsie était pratiquée à titre ludique, ou d'édification pour montrer la beauté et la perfection du dessein de Dieu (Cf. la « leçon d'anatomie » de Rembrandt). *Désormais, la maladie se donne à voir d'une façon clinique et la médecine scientifique naissante se propose d'en décoder le langage.* Désormais, il s'agit donc de faire des aller-retour entre le lit du malade et la table d'autopsie pour tenter de comprendre les corrélations possibles. Le visible insaisissable est, peu à peu, remplacé, éclairé par un invisible que la médecine nouvelle met au jour.

C'est le *premier temps d'une médecine scientifique* qui se développera, toujours davantage, avec la *méthode expérimentale*, le développement de la *physiologie* (passage du pourquoi au comment en médecine), *l'introduction des méthodes quantitatives en médecine*, *l'avènement puis l'essor de la microbiologie (Pasteur)*, etc.

La co-naissance et le problème des rapports du savoir et de l'agir :

Pourquoi donc, disais-je, y eut-il co-naissance de l'homéopathie et de la méthode anatomo-clinique dans ces années 1790-1810 ? C'est que *cette nouvelle visibilité de la maladie*, ce nouveau rôle essentiel donné à une clinique rigoureuse et attentive, donna lieu à *deux possibilités, deux « utilisations » non conciliables.*

1°) Edifier un savoir le plus objectif possible en postulant que de celui-ci naîtrait, plus tard, avec un décalage chronologique pressenti et présenté comme inévitable.

2°) Soigner grâce à l'homéopathie naissante mais dans l'ignorance des mécanismes causaux à la recherche desquels la méthode anatomo-clinique partait.

Il faut bien voir qu'il y avait là un antagonisme foncier et violent entre les deux démarches puisque, outre, une concurrence thérapeutique, *chaque discipline reposait sur un postulat que l'autre discipline venait nier*. Autant dire que *chaque discipline niait l'identité même de l'autre*. L'affrontement était inévitable et, les rapports de force étant ceux qu'ils étaient, la mise à l'index de l'homéopathie tout aussi inévitable.

L'anti-empirisme de la science moderne et le mythe moderne de la fondation de l'agir dans le savoir :

Anti-empirisme et mythe moderne de la fondation de l'agir dans le savoir sont les deux aspects essentiels (et corrélés) qui s'opposent (et expliquent) à toute conciliation vis-à-vis de l'homéopathie aujourd'hui encore. Je traite de la question de l'anti-empirisme dans un article séparé sur ce même site.

Mais que faut-il entendre par mythe de la fondation de l'agir dans le savoir ? Tout simplement que notre civilisation occidentale fonctionne selon cette idée que les possibilités d'action dépendent et dérivent du savoir fondamental. Ceci n'est pas toujours allé de soi. Il fut un temps où l'empirisme était perçu comme une source aussi bien de connaissance que d'action valide et fiable.

C'est surtout avec le développement de la physique moderne que ce modèle s'est érigé en mythe. Il est certain que la connaissance des phénomènes fondamentaux de la physique classique a débouché sur de très nombreuses applications techniques. Fascinantes et étonnantes de précision.

On notera aisément la prégnance, particulièrement en médecine, de cette dimension mythique du savoir fondateur de l'agir. Il n'est qu'à voir la

fascination pour la recherche chez nos jeunes. L'impact du mot « recherche ». Sa dimension quasi-sacrée. La ferveur déclenchée par les téléthons. Partout est présente l'idée qu'il suffit d'aider suffisamment la recherche (le mot mythique !) qui se chargera de trouver les solutions aux pires maux.

Mais l'univers scientifique est tout sauf homogène. Et la médecine n'a que peu à voir avec la physique et les mathématiques. Et *l'arsenal thérapeutique moderne doit à peu près tout à l'empirisme et bien peu à la recherche* (j'ai longuement développé ce point dans « La médecine déchirée »).

Il n'est d'ailleurs qu'à voir l'échec retentissant de la recherche de ces vingt dernières années sur le SIDA. Des sommes colossales ont été investies et ont, certes, permis de développer des masses de connaissances fondamentales sur le virus, ses caractéristiques, ses impacts immunitaires, etc. mais s'en déboucher sur des applications thérapeutiques probantes. On pourra objecter que le pronostic de l'infection par le VIH s'est complètement modifié en 20 ans. Et c'est vrai. Mais cela doit bien peu à la recherche fondamentale et à peu près tout à l'empirisme et au bon sens. Que trois antiviraux en association puissent donner de bien meilleurs résultats que telle molécule isolée ne relève pas d'une recherche fondamentale quelconque mais d'un « tâtonnement » pragmatique bienvenu.

La dimension mythique de la fondation de l'agir médical dans le savoir fondamental est donc éclatante et la médecine ne cesse de véhiculer une illusion (à laquelle chacun a envie de croire, voire besoin de croire ?) contraire à sa pratique.

Le caractère « sacrilège » de la démarche homéopathique :

Il convient de bien saisir que dès sa naissance, l'homéopathie est venue « bafouer » le mythe médical scientifique naissant. Elle mettait en avant le recours à l'empirisme (et la dimension expérimentale des pathogénésies ne change rien à cela car elle se fonde entièrement sur des

faits pratiques au lieu de s'ancrer dans une connaissance théorique) et clamait haut et fort le caractère inutile du travail de connaissance fondamentale sur les maladies, leurs causes et leurs mécanismes.

Comme tous les mythes, le mythe scientifique moderne de la fondation de l'agir dans le savoir s'est *construit à notre insu* et régit la vision qu'a notre civilisation de la science, de l'action et, pour tout dire, du monde. *S'y opposer frontalement est voué à l'échec* car toute civilisation éprouve le besoin inconscient de croire dans ses mythes. D'ailleurs, ne dit-on pas couramment que, de nos jours, pour beaucoup, la science a remplacé la religion, de même que la santé a, pour beaucoup aussi, remplacé le salut. Alors, comment l'homéopathie pourrait-elle sortir de cette impasse ?

La nécessité de développer l'intérêt théorique et « scientifique » de l'homéopathie :

Puisque il n'y a guère d'espoir de voir les faits en faveur de l'homéopathie retenir l'attention de la communauté médicale et scientifique, quelle stratégie pouvons-nous adopter ? Puisque seules les considérations théoriques importent vraiment et sont perçues comme porteuses d'avenir et de fécondité pratique, comment l'homéopathie peut-elle tirer son épingle du jeu ?

Malheureusement, guère en soulignant son intérêt thérapeutique (aussi étrange que cela puisse paraître). En tout cas, invoquer le seul intérêt pratique est peu porteur dans notre civilisation. L'homéopathie doit donc, et ce d'autant plus qu'elle le peut tout à fait, *mettre en avant son intérêt théorique et scientifique*. Comment ?

Je me demande s'il ne serait pas judicieux et, je l'espère, efficace de promouvoir l'idée d'une nouvelle dimension biologique prise en compte et mise au jour par l'homéopathie. Ce qui revient à *proposer à la communauté scientifique un nouvel objet* : le corps vécu. Je vois plusieurs avantages à cela. Nous disposons, pour la défense de celui-ci, d'ores et déjà, d'un cadre théorique : la phénoménologie. Or, nous avons vu l'importance de la

dimension théorique dans notre civilisation. Ensuite, cet objet est susceptible d'intéresser d'autres disciplines, par sa capacité à nourrir leur propre champ de réflexion (je pense à la psychanalyse et la psychologie analytique, à l'éthologie, la biologie, la génétique, voire la physique, etc.).

Conclusion :

Ce n'est, sans doute, que par l'élargissement de notre champ de réflexion, par notre confrontation avec d'autres disciplines que l'homéopathie finira par s'imposer. Elle ne doit surtout pas s'enfermer sur elle même. Bien sur, bien des progrès et enrichissements existent, de nos jours, dans le domaine de sa méthode de prescription et de prise des cas. Mais ceux-ci ne se développeraient pas moins¹, bien au contraire, dans le contexte que nous invitons de nos vœux.

L'homéopathie a, depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui, été pénalisée par son antagonisme avec le mythe scientifique moderne. Ne pourrait-elle tenter de le contourner en proposant à la soif scientifique de connaissance son objet spécifique ?

Philippe Marchat

Pour tout souhait d'approfondissement, j'invite le lecteur à lire « la médecine déchirée ». Le livre est épuisé. Il reste quelques exemplaires disponibles au CLH et auprès de l'auteur.

Mis en ligne mai 2009.

¹ Ils empruntent déjà, sans que ce soit toujours complètement explicite, à des domaines comme la physique, l'éthologie animale ou la biologie végétale. Surtout, les déductions, les « emprunts » que l'homéopathie fait à ses disciplines gagneraient, sans aucun doute, à se confronter à ce qu'en pensent les spécialistes de ces domaines.